

& ensuite donner, à jeun, pendant deux matins, la moitié de la poudre N<sup>o</sup> 51.

Le soir du jour que le malade a pris le remède N<sup>o</sup> 35, ou celui N<sup>o</sup> 51, ou un autre purgatif, on peut lui donner une petite prise de thériaque.

§. 328. Souvent on néglige les diarrhées pendant long-temps, sans observer même aucun régime, alors elles se perpétuent, & affoiblissent entièrement le malade. Il faut, dans ces cas-là, commencer par le remède N<sup>o</sup> 35; ensuite on donne, de deux jours l'un, quatre fois de suite, celui N<sup>o</sup> 51; & pendant tout ce temps-là, le malade ne vit que de panade (voyez §. 37.) ou de riz cuit au bouillon de poule foible. L'on met avec succès, sur l'estomac, une emplâtre stomachique, ou une flanelle, qu'on trempe souvent dans une décoction d'herbes fortes, cuites avec du vin. Il faut éviter le froid & l'humidité, qui rappellent souvent sur le champ les diarrhées, après même qu'elles avoient cessé plusieurs jours.

## CHAPITRE XXIV.

### *De la Dysenterie.*

§. 329. **L**A dysenterie est un flux de ventre, accompagné d'un mal-aise général, de fortes tranchées, & d'envies fréquentes d'aller à la selle. Ordinairement il y a un peu de sang dans les selles, mais cela n'arrive pas toujours, & n'est point nécessaire pour constituer la dysenterie; celle où il n'y en a point, n'est pas moins dangereuse que l'autre.

§. 330. La dysenterie est ordinairement épidémique ; elle commence quelquefois à la fin de juillet , plus souvent au mois d'août , & finit quand les gelées commencent. Les grandes chaleurs rendent le sang & la bile âcre ; tant qu'elles durent , la transpiration se fait , ( voyez Introduction , page 19 ) mais dès qu'elles diminuent , surtout le soir & le matin , cette évacuation se fait moins bien ; d'autant plus que les humeurs ont acquis , par les grandes chaleurs , beaucoup d'épaississement ; alors cette humeur âcre arrêtée , se rejette sur les intestins & les irrite ; les douleurs & les évacuations surviennent.

Cette espece de dysenterie est de tous les temps & de tous les pays ; mais si à cette cause il s'en joint d'autres capables de corrompre les humeurs , comme la réunion d'un grand nombre de gens dans des endroits trop serrés , tels que les hôpitaux , les camps , les prisons , cela porte dans les humeurs un principe de malignité , qui s'alliant à la cause de la dysenterie , rend cette maladie plus fâcheuse.

§. 331. Le mal commence par un froid général , qui dure quelques heures , plutôt que par un frisson ; le malade perd assez vite ses forces , il souffre des douleurs vives dans le ventre , qui quelquefois durent plusieurs heures avant que les évacuations viennent ; il a des vertiges , des envies de vomir ; il pâlit : le pouls n'est cependant que peu ou point févreux , mais ordinairement petit ; enfin les selles surviennent ; les premières ne sont souvent que des matieres liquides & jaunâtres , mais bientôt elles sont mêlées de glaires , & ces glaires souvent teintes de sang. Leur couleur varie , elles sont brunes , vertes , noires , plus ou moins liquides , fétides ; les douleurs augmentent avant chaque sel e , & les

selles deviennent très-fréquentes : l'on en a jusqu'à huit , dix , douze , quinze par heures ; alors le fondement s'irrite , le tenesme , ( qui est une envie d'aller à la selle , quoiqu'il n'y ait point de matiere ) se joint à la dysenterie , & occasionne souvent une chute du fondement ; l'état du malade est très-cruel. L'on rend quelquefois des vers , des glaires épaissies , qui ressemblent à des morceaux d'intestins , quelquefois des grumeaux de sang.

Si le mal devient très-fâcheux , les boyaux s'enflamment , il se forme des suppurations , des gangrenes ; l'on rend du pus , des eaux noires & puantes ; le hoquet survient , le malade rêve , son pouls s'affoiblit , il tombe dans des sueurs froides & dans des défaillances qui finissent par la mort.

Quelquefois il survient une espece de frénésie ou délire violent , avant le dernier moment. J'ai vu chez deux sujets un symptome assez rare , c'est une impossibilité d'avalier , trois jours avant la mort.

Mais le mal n'est pas ordinairement de cette violence ; les selles ne sont pas si fréquentes ; elles vont de vingt-cinq à quarante dans le jour. Les matieres sont mêlées de moins de choses étrangères , & de peu de sang ; le malade conserve quelques forces ; peu à peu les selles diminuent , le sang disparoît , les matieres s'épaississent , l'appétit & le sommeil reviennent , le malade se remet.

Il y a beaucoup de malades qui n'ont point de fièvre , & point d'altération , qui est peut-être moins ordinaire dans cette maladie que dans une diarrhée ordinaire.

Les urines sont quelquefois peu abondantes , & plusieurs malades ont des envies inutiles d'en

rendre, qui sont pour eux une source de douleurs & d'angoisses.

§. 332. Le grand remede de cette maladie, c'est l'émétique. Le remede N<sup>o</sup> 34, quand il n'y a point de raison de ne pas l'employer, pris dès les commencements, emporte souvent le mal d'abord, & toujours l'abrege beaucoup. Le remede N<sup>o</sup> 35 n'est pas moins efficace; il avoit même été regardé très-long-temps comme un spécifique sûr; il ne l'est pas, mais il est très-utile. (1) Si après que l'un ou l'autre de ces remedes ont produit leur effet, les selles sont moins fréquentes, c'est une très-bonne marque; si elles ne diminuent point, il est à craindre que la maladie ne soit longue & opiniâtre.

L'on met le malade au régime, & l'on évite avec le plus grand soin toute viande, jusqu'à l'entiere guérison de la maladie. La tisane N<sup>o</sup> 3 est la meilleure boisson.

Le lendemain de l'émétique, on donne au malade le remede N<sup>o</sup> 51, en deux prises; le jour suivant, on ne lui donne point d'autre remede que la tisane; le quatrieme, on réitere la rhubarbe; alors ordinairement la force du mal a passé; on continue encore la diete pendant quelques jours, & l'on met le malade au régime des convalescents.

(1) L'ypécacuhana donné à la maniere des Brasiliens, décrite par Pison, est peut-être le remede le plus efficace. Ils prennent deux dragmes de cette racine, qu'ils font infuser pendant toute la nuit, dans quatre onces d'eau tiède; on les coule, & on ajoute, si l'on veut, une once d'hydromel, ou de sirop de capillaire; on réitere pendant deux jours la même infusion, avec la même racine qui a servi à la premiere. Le vomissement est médiocre le premier jour, il est très-foible le second, & sur-tout le troisieme.

§. 333. Quelquefois la dysenterie s'annonce avec une fièvre inflammatoire, un pouls fiévreux, dur, plein, un violent mal de tête & de reins, le ventre tendu. Dans ces cas il faut faire une saignée (1), donner tous les jours trois & même quatre lavements N° 6, (2) & boire beaucoup de tisane N° 3.

Quand toute crainte d'inflammation est absolument passée, on vient au traitement marqué dans le traitement précédent; mais souvent il n'est pas nécessaire de faire vomir; & si les symptômes d'inflammation ont été forts, il faut purger la première fois avec la potion N° 11, & n'employer la rhubarbe que sur la fin du mal.

J'ai guéri plusieurs dysenteries en ne leur ordonnant pour tout remède qu'une tasse d'eau tiède tous les quarts d'heures; & il vaudroit mieux s'en tenir à ce remède qui ne peut être qu'utile, que d'en employer d'autres dont on ignore les effets, & qui en produisent souvent de très-dangereux.

§. 334. Il arrive aussi que la dysenterie se joint à une fièvre putride, ce qui oblige à donner après l'émétique les purgatifs N° 23 ou 47, & plusieurs doses du N° 24, avant que d'en venir à la rhubarbe. Le N° 32 est excellent dans ce cas.

En 1755 il y eut ici, en automne, quand l'épidémie nombreuse des fièvres putrides commença à cesser, un grand nombre de dysenteries qui avoient beaucoup de rapport avec ces fièvres.

(1) Lorsque le bas-ventre est tendu, lorsqu'on en craint l'inflammation, des fomentations d'eau ou de lait tièdes, doivent précéder l'usage des évacuants.

(2) Au lieu du lavement numero 6, on peut, s'il y a de vives épreintes, donner souvent des demi-lavements de lait, ou d'huile d'olive, auxquels on joindra une demi-once de sirop de Diacode. On calmera encore ces épreintes, si on met de l'eau tiède toujours renouvelée dans le bassin.

Je commençai par le remede N<sup>o</sup> 34, & ensuite je donnai le N<sup>o</sup> 32 ; je ne fis prendre la rhabarbe qu'à très-peu de malades sur la fin de la maladie. Presque tous furent guéris au bout de quatre ou cinq jours. Un petit nombre à qui je n'avois pas pu donner l'émétique, ou qui avoient quelque complication, languirent assez long-temps, mais sans danger.

§. 335. Quand la dysenterie est compliquée avec des symptomes de malignité, ( voyez §. 245 , ) l'on emploie avec succès, après le remede N<sup>o</sup> 35, ceux N<sup>o</sup> 38 & 39.

§. 336. Quand le mal a déjà duré plusieurs jours sans remedes, ou avec de mauvais remedes, il faut se conduire tout comme s'il commençoit, à moins qu'il ne fût survenu des accidents étrangers à la maladie.

§. 337. Cette maladie a quelquefois des rechûtes au bout de quelques jours, qui sont presque toutes occasionnées, ou par le manque de diete, ou par l'air froid, ou par l'échauffement. On les prévient en évitant ces causes ; on les guérit en se mettant au régime, & en prenant une prise du remede N<sup>o</sup> 51. Si sans aucune cause sensible le mal revenoit & s'annonçoit comme une nouvelle maladie, il faudroit la traiter comme telle.

§. 338. Quelquefois elle est compliquée avec fièvre d'accès ; il faut guérir premièrement la dysenterie & ensuite la fièvre. Si cependant les accès de fièvre étoient violents, on donneroit le kina de la façon prescrite dans le §. 259.

§. 339. Un préjugé pernicieux, dont l'on est encore généralement imbu, c'est que les fruits sont nuisibles dans la dysenterie, qu'ils la procurent, & qu'ils l'augmentent ; il n'y a peut-être point de préjugé plus faux. Les mauvais fruits, les fruits mal mûrs dans les mauvaises années peuvent occasionner des coliques, quelquefois des

diarrhées , plus souvent des constipations , des maladies des nerfs & de la peau , mais jamais une dysenterie épidémique. Les fruits mûrs , de quelque espece qu'ils soient , & sur-tout ceux d'été , sont le vrai préservatif de cette maladie. Le plus grand mal qu'ils puissent faire , c'est , en fondant les humeurs & sur-tout la bile épaissie , s'il y en a , dont ils sont le vrai dissolvant , d'occasionner une diarrhée , mais cette diarrhée même mettroit à l'abri de la dysenterie.

Les années 1759 & 1760 ont été extrêmement abondantes en fruits , mais il n'y a point eu de dysenteries. On croit même remarquer qu'elle est plus rare & moins fâcheuse qu'autrefois , & l'on ne peut assurément l'attribuer , si le fait est vrai , qu'aux nombreuses plantations d'arbres qui ont rendu les fruits extrêmement communs. Toutes les fois que j'ai vu des dysenteries , j'ai mangé moins de viande & beaucoup de fruits ; je n'en ai jamais eu la plus légère attaque , & plusieurs Médecins suivent la même méthode avec le même succès.

J'ai vu onze malades dans une maison ; neuf furent dociles , ils mangerent des fruits , & guérèrent ; la grand'mere & un enfant , qu'elle aimoit mieux que les autres , périrent. Elle conduisit d'abord l'enfant à sa mode , avec du vin brûlé , de l'huile , quelques aromates , & point de fruit , il mourut ; elle se conduisit de la même façon , & eut le même sort.

Dans une campagne près de Berne , en 1750 , dans le temps que la dysenterie faisoit beaucoup de ravages , & que l'on déconseilloit sévèrement les fruits , de onze personnes qui composoient la maison , dix mangerent beaucoup de prunes , & ne furent point attaquées ; le cocher seul , docile au préjugé , s'en abstint soigneusement , & eut une dysenterie terrible.

Cette maladie détruisoit un régiment Suisse qui se trouvoit en garnison dans les provinces méridionales de France; les Capitaines amodierent la prise de plusieurs arpents de vigne, l'on y portoit les soldats malades, l'on cueilloit du raisin pour ceux qui ne pouvoient pas être portés, les sains ne mangeoient rien autre; il n'en mourut plus un seul, & il n'y en eut plus d'attaqués.

Un Ministre étoit attaqué d'une dysenterie que les remedes qu'il prenoit ne guériffoient point; il vit par hazard des groseilles rouges, il en eut envie, & en mangea trois livres depuis sept heures du matin jusqu'à neuf; il fut déjà mieux ce jour-là, & entièrement guéri le lendemain.

Je pourrois accumuler un grand nombre de faits pareils; mais ceux-là suffiront pour convaincre les plus incrédules, & il m'a paru important de le faire. Loin de s'interdire les fruits quand la dysenterie regne, l'on doit en manger davantage; & les Directeurs de la Police, loin de les prohiber, doivent chercher à en fournir les marchés; c'est une vérité que les gens instruits ne révoquent plus en doute nulle part; l'expérience la démontre, & elle est fondée en raison, puisque les fruits remédient à toutes les causes des dysenteries. (1)

(1) L'observation de tous les pays, de tous les temps, confirme tellement ces vérités, elles sont si importantes, qu'on ne sauroit trop les répéter, les répandre, & solliciter auprès des Magistrats leur publication dans les temps d'épidémie.

L'alternative des fortes chaleurs & des pluies froides, ou de l'humidité de l'air, la nourriture animale trop abondante, la mal-propreté & la contagion, sont les causes des épidémies de dysenterie. L'inconstance du temps pendant l'été de 1761, qui fut tour-à-tour très-chaud & pluvieux, en fertilisant les campagnes, remplit Lyon de dysenteries, qu'on auroit prévenues si on avoit joint à



§. 340. Il est extrêmement important que les malades aillent à la selle dans des endroits à part, parce que les excréments sont très-contagieux; & s'ils vont sur des bassins, on doit les fortir très-promptement de la chambre, dans laquelle on doit renouveler continuellement l'air & brûler beaucoup de vinaigre.

Il est aussi très-nécessaire de changer souvent les linges. Sans ces précautions la maladie devient plus mauvaise, & elle attaque ceux qui habitent la même maison. Il seroit fort à souhaiter qu'on pût convaincre le peuple de ces vérités. M. BOERHAAVE conseilloit, quand la dysenterie étoit épidémique, de *branter* toute l'eau qu'on boit. (1)

§. 341. Je ne fais par quelle fatalité il n'y a point de maladie pour laquelle on conseille un plus grand nombre de remedes différents; il n'y a personne qui ne vante le sien, qui ne l'éleve au-dessus des autres, & qui ne promette hardiment de guérir en quelques heures une maladie longue, dont il n'a aucune idée juste, avec un remede dont il ignore parfaitement les effets; & le malade souffrant, inquiet, impatient, prend de toutes mains, & s'empoisonne par peur, par ennui, ou par complaisance. De ces différents remedes il y en a qui ne sont qu'indifférents;

une diete végétale rafraîchissante, le soin de se vêtir proportionnellement à la température de l'air, d'éviter le soleil, la pluie, la mal-propreté & la contagion par les sièges d'aisance.

(1) Il s'est introduit ici, dans l'édition de Paris, une erreur essentielle; l'on y lit, *mettre de l'eau-de-vie*, au lieu de *branter*. Ce sont deux choses bien différentes; *branter*, c'est imprégner de la vapeur de soufre, qui étant acide prévient la corruption; on le fait en brûlant du *brant*, ou pattes souffrées, dans des tonneaux, qu'on remplit ensuite d'eau & qu'on bouche, comme on le fait, pour les vins, dans plusieurs pays.

d'autres sont pernicioeux. Je n'entreprendrai point de rapporter tous ceux que je connois ; mais après avoir réitéré que la seule véritable méthode est celle que j'ai indiquée , dont le but est d'évacuer les matieres , & que celles qui ne vont pas à ce but , sont mauvaises , je me borne à avertir que la pire de toutes c'est celle qui est la plus généralement suivie , & qui consiste à arrêter les évacuations par des remedes astringents , ou ceux qu'on tire de l'opium ; méthode mortelle , qui tue , toutes les années , un grand nombre de personnes , & qui en jette d'autres dans des maux incurables. En empêchant l'évacuation de ces matieres , en renfermant le loup dans la bergerie , il arrive o: 1o que cette matiere irrite les intestins , les enflamme , & de l'inflammation naissent les douleurs horribles , la vraie colique inflammatoire , & ensuite ou la gangrene & la mort , ou un squirrhe qui dégénere en cancer , ( j'ai vu ce cas horrible , ) ou la suppuration , un abcès , un ulcere ; ou 2o qu'elle se rejette ailleurs , produit des squirrhes au foie , des asthmes , l'apoplexie , l'épilepsie ou mal-caduc , des douleurs de rhumatisme horribles , des maux d'yeux & des maladies de la peau incurables.

Telles sont les suites de tous les remedes astringents , & de ceux qu'on donne pour faire dormir ; comme thériaque , mithridate , diascordium , &c. quand on les donne trop tôt.

J'ai été appelé pour un rhumatisme cruel qui avoit succédé immédiatement à un mélange de thériaque & d'eau de plantain donné le second jour d'une dysenterie.

Comme ceux qui ordonnent ces remedes en ignorent sans doute les conséquences , il suffira , je l'espere , de les leur avoir fait connoître.

§. 342. L'abus des purgatifs a aussi ses dan-

gers. L'on détermine toutes les humeurs à se jeter sur les parties malades ; le corps s'épuise , les digestions ne se font plus , les boyaux s'affoiblissent , quelquefois même il s'y fait de légères ulcérations , d'où naissent des diarrhées presque incurables , & qui tuent après plusieurs années de souffrance.

§. 343. Si les évacuations sont excessives & le mal long , on tombe dans l'hydropisie ; mais en l'attaquant d'abord , on peut la dissiper par une diete sobre & seche , des fortifiants , des frictions & de l'exercice.

---

## C H A P I T R E X X V.

### *La Gale.*

§. 344. **L**A gale est une maladie contagieuse par l'attouchement de la personne ou des habits , mais non-point par l'air ; ainsi en évitant ces moyens d'infection , on peut être sûr de ne pas la prendre.

» Quoique toutes les parties du corps puissent  
 » en être attaquées , la gale se montre d'or-  
 » dinaire d'abord aux mains , & principalement  
 » entre les doigts. Il paroît au commencement  
 » une ou deux pustules qui sont remplies d'une  
 » espece d'eau claire , & qui donnent des deman-  
 » geaisons très-incommodes. Si on perce ces  
 » pustules en les grattant , l'eau qui en découle  
 » communique le mal aux parties voisines. Dans  
 » le commencement on ne peut guere distinguer  
 » la gale , à moins qu'on ne soit bien au fait  
 » de ce mal ; mais dans son progrès les pustu-  
 » les augmentent en nombre & en grandeur.  
 » Lorsqu'on les ouvre en les grattant , il s'y for-